

CHAPITRE PREMIER - Des raisons qui ont porté la sainte à établir une observance si étroite dans le monastère de S Joseph D'Avila.

Lors que l'on commença de fonder ce monastère pour les raisons que j'ay écrites dans la relation de ma vie, et ensuite de quelques merveilles par lesquelles nostre seigneur fit connoistre qu'il devoit estre beaucoup servy en cette maison, mon dessein n'estoit pas que l'on y pratiquast tant d'austeritez extérieures, ny qu'elle fust sans revenu. Je desirois au contraire que s'il eust esté possible rien n'y manquast de toutes les choses nécessaires, agissant en cela comme une personne lasche et imparfaite, quoy que j'y fusse plutôt portée par une bonne intention que par le desir d'une vie plus molle et plus relaschée. Ayant appris en ce mesme temps les troubles de France, le ravage qu'y faisoient les hérétiques, et combien cette malheureuse secte s'y fortifioit de jour en jour, j'en fus si vivement touchée que comme si j'eusse pû quelque chose, ou eusse moy-mesme esté quelque chose, je pleurois en la présence de Dieu, et le priois de remédier à un si grand mal. Il me sembloit que j'aurois donné mille vies pour sauver une seule de ce grand nombre d'âmes qui se perdoient dans ce royaume. Mais voyant que je n'estois qu'une femme, et encore si mauvaise et tres-incapable de rendre à mon Dieu le service que je desirois, je crus, comme je le croy encore, que puis qu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je devois travailler de tout mon pouvoir à faire que ces derniers fussent bons. Ainsi je me résolus de faire ce qui dépendoit de moy pour pratiquer les conseils évangéliques avec la plus grande perfection que je pourrois, et tascher de porter ce petit nombre de religieuses qui sont icy à faire la mesme chose.

Dans ce dessein je me confiay en la grande bonté de Dieu qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour l'amour de luy, j'esperay que ces bonnes filles estant telles que mon desir se les figuroit, mes défauts

seroient couverts par leurs vertus, et je crus que nous pourrions contenter Dieu en quelque chose en nous occupant toutes à prier pour les prédicateurs, pour les défenseurs de l'église, et pour les hommes sçavans qui soûtiennent sa querelle, puis qu'ainsi nous ferions ce qui seroit en nostre puissance pour secourir nostre maistre, que ces traistres qui luy sont redevables de tant de bien-faits traitent avec une telle indignité, qu'il semble qu'ils le voudroient crucifier encore, et ne luy laisser aucun lieu où il puisse reposer sa teste. Ô mon rédempteur, comment puis-je entrer dans ce discours sans me sentir déchirer le coeur ? Quels sont maintenant les chrestiens ! Faut-il que vous n'ayez point de plus grands ennemis que ceux que vous choisissez pour vos amis, que vous comblez de plus de faveurs, parmy lesquels vous vivez, et à qui vous vous communiquez par les sacremens ? Et ne se contentent-ils pas de tant de tourmens que vous avez soufferts pour l'amour d'eux ? Certes mon Dieu, celuy qui quitte aujourd'huy le monde ne quitte rien. Car que pouvons-nous attendre des hommes, puis qu'ils ont si peu de fidélité pour vous mesme ? Méritons-nous qu'ils en ayent davantage pour nous que pour vous ? Et leur avons-nous fait plus de bien que vous ne leur en avez fait, pour espérer qu'ils nous aiment plus qu'ils ne vous aiment ? Que pouvons-nous donc attendre du monde, nous qui par la miséricorde de Dieu avons esté tirées du milieu de cet air si contagieux et si mortel ? Car qui peut douter que ces personnes ne soient desja sous la puissance du démon ? Elles sont dignes de ce chastiment, puis que leurs œuvres l'ont mérité ; et il est bien raisonnable que leurs délices et leurs faux plaisirs ayent pour récompense un feu eternal. Qu'ils jouissent donc, puis qu'ils le veulent, de ce fruit malheureux de leurs actions. J'avouë toutefois que je ne puis voir tant d'âmes se perdre sans en estre outrée de douleur.

Je sçay que pour celles qui sont desja perduës il n'y a plus de remède. Mais je souhaiterois qu'au moins il ne s'en perdist pas davantage. Ô mes filles en Jésus-Christ, aidez-moy à prier nostre seigneur de vouloir remédier à un si grand mal. C'est pour ce sujet que nous sommes icy assemblées : c'est l'objet de nostre vocation : c'est le juste sujet de nos larmes : c'est à quoy nous devons nous occuper : c'est où doivent tendre tous nos désirs : c'est ce que nous devons sans cesse demander à Dieu, et non pas nous employer à ce qui regarde les affaires séculières. Car je confesse que je me ris, ou

plûtost que je m'afflige de voir ce que quelques personnes viennent recommander avec tant d'instance à nos prières, jusques à désirer mesme que nous demandions pour eux à Dieu de l'argent et des revenus : au lieu que je voudrois au contraire le prier de leur faire la grâce de fouler aux pieds toutes ces choses. Je veux croire que leur intention n'est pas mauvaise, et on se laisse aller à ce qu'ils souhaitent : mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais en de semblables occasions. Toute la chrestienté est en feu : ces malheureux hérétiques veulent, pour le dire ainsi, condamner une seconde fois Jésus-Christ, puis qu'ils suscitent contre luy mille faux témoins, et travaillent à renverser son église : et nous perdrons le temps en des demandes qui, si Dieu nous les accordoit, ne serviroient peut-estre qu'à fermer à une âme la porte du ciel. Non certes, mes soeurs, ce n'est pas icy le temps de traiter avec Dieu pour des affaires si peu importantes : et s'il ne falloit avoir quelque égard à la foiblesse des hommes qui cherchent en tout de la consolation qu'il seroit bon de leur donner si nous le pouvions, je serois fort aise que chacun sçût que ce n'est pas pour de semblables interests que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans le monastère de S Joseph D'Avila.

CHAPITRE SECOND - Que les religieuses ne doivent point se mettre en peine de leurs besoins temporels. Des avantages qui se rencontrent dans la pauvreté. Contre les grands bastimens.

Ne vous imaginez pas, mes soeurs, que pour manquer à contenter les gens du monde, il vous manque dequoy vivre. Ne prétendez jamais de faire subsister votre maison par des inventions et des adresses humaines : autrement vous mourrez de faim ; et avec raison. Jetez seulement les yeux sur votre divin époux, puisque c'est luy qui vous doit nourrir. Pourvû que vous le contentiez, ceux mesme qui vous sont les moins affectionnez vous donneront dequoy vivre, encore qu'ils ne le voulussent pas, ainsi que vous l'avez reconnu par expérience. Mais quand vous mourriez de faim en vous conduisant de la sorte : ô que bienheureuses seroient les religieuses de S Joseph ! Je vous conjure au nom de Dieu de graver ces paroles dans votre mémoire : et puis que vous avez renoncé à avoir du revenu, renoncez aussi au soin de ce qui regarde votre nourriture. Si vous ne le faites, vous estes perduës. Que ceux à qui nostre seigneur permet d'avoir du revenu prennent ces sortes de soins, à la bonne heure, puis qu'ils le peuvent sans contrevenir à leur vocation. Quant à nous, mes filles, il y auroit de la folie. Car ne seroit-ce pas porter ses pensées sur ce qui appartient aux autres, que de penser à ces revenus ? Et vos soins inspireroient-ils aux personnes une volonté qu'ils n'ont point pour les engager à vous faire des charitez ? Remettez-vous de ce soin à celuy qui domine sur le cœur, et qui n'est pas moins le maistre des richesses que des riches. C'est par son ordre que nous sommes venuës icy. Ses paroles sont véritables, sont infaillibles, et le ciel et la terre passeront plûstot qu'elles manquent de s'accomplir. Prenons garde seulement de ne pas manquer à ce que nous luy devons, et ne craignez point qu'il manque à ce qu'il nous a promis.